



UNIVERSIDAD
SANTO TOMÁS
TUNJA
UNIVERSIDAD FUNDADA EN 1722

Quæstiones Disputatæ

ISSN: 2011-0472 - IBN Publindex Categoría C / ISSN 2422-2186 (En Línea)



Commentaire De L'introduction Du Livre *Manières D'être Vivant* de Baptiste Morizot

*

**Comentario de la introducción del libro
Maneras de Ser Vivo de Baptiste Morizot**

Fr. Walter Yesid Rivero Florez, O.P.¹ 
Institut Catholique de Paris (Francia)

1. Licenciado en Filosofía de la universidad Santo Tomás de Bogotá, Bachiller en Teología de la Pontificia Universidad Bolivariana de Medellín, Licenciado y Magister en Teología de la Universidad Javeriana de Bogotá, Magister en Filosofía de Instituto Católico de Paris. Estudiante de Doctorado en Ciencias Políticas en el Instituto Católico de Paris (ICP) Francia, en codirección con la Universidad de Quebec en Montreal

Correo: walter.rivero@usantoto.edu.co

Cómo citar este artículo:

APA: Rivero, W. (2024). Commentaire De L'introduction Du Livre *Manières D'être Vivant* de Baptiste Morizot. *Quæstiones Disputatæ: Temas En Debate*, 17(34), 144-150.

Información de la reseña

Recibido / Received: 26 de junio del 2025

Aprobado / Approved: 30 de septiembre del 2025

This work is licensed under a Creative Commons Attribution- NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International License.



Résumé

Le propos de ce travail est de présenter l'introduction de « La crise écologique comme crise de la sensibilité », du livre *Manières d'être vivant*¹⁰ de Baptiste Morizot. Dans celle-ci, ce dernier cherche à montrer que la crise écologique actuelle est une crise de la sensibilité de l'homme et de la femme modernes par rapport aux êtres vivants et à la planète. Le legs de notre modernité a réduit les autres êtres vivants à une existence de moindre valeur. Cette conception a brisé notre relation envers le vivant. Cette solitude cosmique est devenue le « huis clos » anthroponarcissique qui a isolé l'humain.

Mots clés

Être, vivant, crise, sensibilité, écologique, politique, étho-sophie, étho-politique.

Resumen

¹⁰ Morizot, B. (2020). *Manières d'être vivant*, Postface d'Alain Damasio, Éditions ACTES SUD, Lonrai France.

El objetivo de este trabajo es presentar la introducción de «La crisis ecológica como crisis de la sensibilidad», del libro *Maneras de estar vivo*, de Baptiste Morizot. En ella, el autor trata de demostrar que la crisis ecológica actual es una crisis de la sensibilidad del hombre y la mujer modernos hacia los seres vivos y el planeta. El legado de nuestra modernidad ha reducido a los demás seres vivos a una existencia de menor valor. Esta concepción ha roto nuestra relación con lo vivo. Esta soledad cósmica se ha convertido en el «cuarto cerrado» antroponarcísico que ha aislado al ser humano.

Palabras clave

Ser, vida, crisis, sensibilidad, ecología, política, etosofía, etopolítica

« *Fin du moi – faim du monde : même combo !* »
« Postface », *Manières d'être vivant*. p.50

Introduction

Morizot se donne comme défi, de faire un diagnostic des relations de l'individu à l'égard du vivant dans le cadre de la pensée dévastatrice moderne libérale qui continue à être très puissante à notre époque :

C'est un enjeu majeur que de réapprendre, comme société, à voir que le monde est peuplé d'entités *autrement* prodigieuses que ne le sont les collections de voitures et les galeries des musées. Et de reconnaître qu'elles exigent une transformation de nos manières de vivre et d'habiter en commun.¹¹

L'auteur ne cherche pas à donner de leçons ni de recommandations sur ce qu'il faut faire ou choisir. Il veut élaborer une pensée philosophique du vivant. Cinq éléments détaillent sa critique : 1. Une crise de la sensibilité ; 2. Les animaux intercesseurs ; 3. La crise écologique comme crise de l'attention politique ; 4. L'inattention politique aux vivants ; 5. Sortir du huit clos. Nous voulons suivre le déploiement de ces cinq éléments qui dénoncent la crise écologique actuelle et

¹¹ *Ibid.*, p. 15.

l'aveuglement des cultures et des sociétés au niveau économique et politique, par rapport à la dévastation de la planète depuis l'ère moderne. Nous concluons avec quelques remarques personnelles.

1. Une crise de la sensibilité

Dans cette partie Morizot présente la crise écologique comme une crise de la perte de la sensibilité à l'égard du vivant. Il veut ainsi lui redonner sa liberté au vivant. Le récit de la modernité est notre legs, mais sa violence sans-limites a donné lieu à cette crise dévastatrice par laquelle nous avons glissé dans un appauvrissement tragique des modes d'inattention que nous entretenons avec les formes de vie. La pensée de Morizot trouve son point de départ dans l'affût de l'expérience qu'avec nous ou sans nous il y a des mouvements de vie insoupçonnés. Si je ne m'arrête pas dans ce lieu, j'ignore les puissances infinies de vie qu'y manifestent :

Les hirondelles, par exemple, doivent se nourrir toute la durée du vol ; elles captent en expertes les climats, les moments de la journée où les essaims d'insectes seront sur leur passage, pour s'en nourrir en vol, sans changer de cap, sans s'arrêter, sans ralentir.¹²

L'auteur veut redonner la liberté au vivant et à chacune des formes de vie, en décrivant sa perspective particulière sur ce monde partagé. Le point de départ de la réflexion de Morizot est le terrain. Il s'embarque sur l'affût de l'expérience, qui est l'endroit où nous sommes dans une embuscade pour épier la faune. Sa philosophie n'agit pas sur nature, elle s'embarque dans la vie. Morizot se plonge dans l'observation de signes pour pouvoir saisir la vie qui est présente. Il nous propose donc de nous élever en abandonnant donc l'idée moderne de nature, en revenant à l'expérience du terrain de notre existence qui est aussi celui de l'expérience de la vie environnementale.

Selon Morizot la question de la posture figée, fixée, sans bouger est la posture de nous les primates sociaux obnubilés par nous congénères et la technique depuis la modernité, ainsi que son interprétation du vivant comme nature. L'auteur questionne les différentes formes de vie comme signification et communication d'autres manières d'être vivants. Il questionne ainsi le sujet néolibéral occidental

¹² *Ibid.*, p. 14.

contemporain, en redéfinissant le global et le local, en redonnant l'importance de la liberté aux autres êtres vivants avec qui nous partageons la Terre.

Morizot identifie l'origine de la crise écologique actuelle dans un double mouvement : d'une part, une crise des sociétés humaines et d'autre part, une crise de nos relations aux vivants. C'est-à-dire que la crise dans ce double mouvement est une crise de la sensibilité : « C'est spectaculairement d'abord une crise de nos relations productives aux milieux vivants, visible dans la frénésie extractiviste et financiarisée de l'économie politique dominante. »¹³ En fait, comme héritiers de la modernité en Occident, nous continuons à entretenir des relations avec les autres êtres vivants à partir d'une définition de type naturel. C'est-à-dire que nous avons compris le monde des vivants non humains comme des objets, et non pas comme des êtres vivants : « Les relations possibles dans le cosmos des modernes sont de deux ordres : ou bien naturelles, ou bien socio-politiques, et les relations socio-politiques sont réservées exclusivement aux humains. »¹⁴ Pour ces raisons de type formel-humains, le monde des vivants non humains est considéré comme un décor, une réserve de ressources en disposition pour la consommation, ou simplement un support de projection émotionnel et symbolique dans les récit cosmiques.

Pour Morizot la crise de la sensibilité, héritée de la modernité, montre la perte du statut ontologique des êtres vivants dans un espace partagé qui a été réduit à la dimension politique, économique et formelle : « La chute du monde vivant en dehors du champ de l'attention collective et politique, en dehors du champ de l'important, c'est là l'événement inaugural de la crise de la sensibilité. »¹⁵ La crise de la sensibilité selon notre auteur est l'incapacité de nous relier au monde du vivant. Autrement dit : « Par crise de la sensibilité, j'entends un appauvrissement de ce que nous pouvons sentir, percevoir, comprendre, et tisser comme relations à l'égard du vivant. »¹⁶

À partir de maintenant, Morizot veut mettre en lumière les symptômes de la crise de la sensibilité. Le premier symptôme consiste en l'extinction de l'expérience de la nature, c'est-à-dire la disparition des relations quotidiennes et vécues en relation au vivant : « Une étude récente montre ainsi qu'un enfant nord-américain

¹³ *Ibid.*, p. 16.

¹⁴ *Ibid.*, p. 17.

¹⁵ *Idem.*

¹⁶ *Idem.*

entre 4 et 10 ans est capable de reconnaître et distinguer en un clin d’œil expert plus de mille logos de marques, mais n’est pas en mesure d’identifier les feuilles de dix plantes de la région.¹⁷» Cela nous montre la discrimination que nous vivons dans l’actualité à l’égard des êtres vivants qui peuplent avec nous la terre. Le chant des corneilles offre un exemple plus concret. Pour un Amérindien Koyuko en Alaska, le cri d’une corneille a un sens de trace mémorielle, cela veut dire que dans l’éclat de son cri, il y a des mythes qui racontent leurs histoires de filiations communes entre les hommes et ces oiseaux. En revanche, nous les modernes avons converti les corneilles en bêtes dans nos imaginaires, c’est-à-dire que nous les avons invisibilisées dans les villes et classifiées comme « nature ». Ici, Morizot nous montre la violence qu’il y a dans la croyance en la conception de « nature » moderne, parce que la modernité consiste à changer les conditions de matérialité du terrain :

La violence de notre croyance en la “ Nature” se manifeste dans le fait que les chants d’oiseaux, de grillons, de criquets, dans lesquelles on est immergé en été dès qu’on s’éloigne des centres-villes, sont vécus dans la mythologie des modernes comme un *silence reposant*.¹⁸

Pour notre auteur la violence qu’il y a à changer les conditions de matérialité du terrain, illustre la métaphysique moderne et son projet d’auto-réalisation pour trouver un silence reposant, une solitude cosmique, un lieu vide de présences de vivants, un endroit où la nature est un décor et transforme tous les autres êtres vivants en minorités. Pour cette raison, nous avons perdu la sensibilité au point de ne pas vivre au quotidien en contact avec d’autres formes de vie : « l’urbanisation massive, le fait de ne pas vivre au quotidien au contact de formes de vie multiples, nous ont dépris des puissances de pistage – et j’entends le pistage en un sens philosophiquement enrichi, comme la sensibilité et la disponibilité aux signes des autres formes de vie.¹⁹ » Pour corriger cela il faut faire un dépistage. C’est-à-dire qu’il nous faut répondre à la question « Qui suis-je ? » au milieu d’autres formes de vie et c’est là où nous trouvons la description des liens qui nous attachent : « Cet art de lire s’est perdu : on “n’y voit rien”, et il y a un enjeu à reconstituer des chemins de sensibilité, pour commencer à réapprendre à voir.²⁰ »

¹⁷ *Ibid.*, p. 18

¹⁸ *Ibid.*, p. 19.

¹⁹ *Ibid.*, p. 20.

²⁰ *Idem.*

L'enjeu philosophique proposé par Morizot, revient à rendre sensible et évident les milieux vivants qui nous entourent. Ils sont là, et ils ont des significations particulières à traduire. L'expérience de pistage proposé par notre auteur est orientée vers une éthologie capable de traduire un récit de premier contact avec des formes de vie.

2. Les animaux intercesseurs

Dans cette section notre auteur identifie un autre symptôme de la crise de la sensibilité : le fait d'avoir réduit nos relations à l'égard des animaux à cause du concept moderne de « nature ». Nous sommes maintenant incapables de prêter attention aux animaux comme intercesseurs.

Pour notre auteur le concept moderne de nature nous conduit à cantonner les animaux dans un discours de figures, à savoir l'infantile moral et le primitif : « nos rapports à l'animalité et aux animaux sont infantilisés et primitivisés.²¹ » Ces deux figures montrent la violence sans-limite et invisible de notre civilisation envers les animaux. La réalité des formes de vie qui nous entourent devient un imaginaire assez réduit ; « notre gamme de sensibilité à l'égard des animaux est réduite à peu de chagrin : ou beauté abstraite et vague, ou figure infantile, ou objet de compassion morale.²² »

Cette réduction du milieu vivant que nous avons naturalisé depuis la modernité, conduit à l'appauvrissement des relations entre humains et vivants non humains. Autrement dit, à la perte de sentir, de percevoir, de comprendre et de traduire les formes de vie avec qui nous cohabitons. En effet, pour notre auteur nos récits d'aujourd'hui sont pauvres en matière de vie :

L'ethnographie des relations entre humains et vivants chez les Touvains du Grand Nord suivant Charles Stépanoff, ou des Runa d'Amazonie chez Eduardo Kohn, montre une multiplicité infiniment plus riche, plurielle, nuancée, intense : les animaux y peuplent les rêves, les imaginaires, les pratiques, les systèmes philosophiques autochtones.²³

²¹ *Ibid.*, p. 21.

²² *Idem.*

²³ *Idem.*

Ici, Morizot commence à redonner la place vitale aux animaux, laissant de côté les figures infantiles, primitives et morales données par la modernité aux formes de vie. Parce que les animaux « sont les cohabitants de la Terre avec qui nous partageons une ascendance, l'énigme d'être vivant, et la responsabilité de cohabiter décemment.²⁴ » Dans ce sens, les animaux sont des intercesseurs, c'est-à-dire que quand nous les voyons, nous pistons la vie, et en même temps ils nous dévoilent l'être vivant dans un corps qui est capable de partager un terrain commun.

Le terrain commun nous permet de sentir et de comprendre nos filiations communes par rapport « aux végétaux, aux bactéries, qui sont plus loin dans notre généalogie commune : des parents si étrangers qu'il est moins évident de se sentir vivant comme eux.²⁵ » C'est pour cela que les animaux sont des intercesseurs doués d'un pouvoir de pister la vie, c'est grâce à eux que nous pouvons rétablir les chemins de sensibilité au vivant.

Selon notre auteur, l'héritage reçu de la conception du monde moderne a avili l'animal. Nous pouvons le constater selon l'auteur dans les formulations suivantes :

“valoir à peine mieux qu'un animal”, “n'être qu'un animal”, tout ce mépris ascensionnel, toute cette métaphorique verticale du dépassement d'une animalité inférieure en nous, sont présents jusque dans les recoins les plus quotidiens de notre éthique, de notre représentation de nous-mêmes – c'est incroyable. Et néanmoins ils reposent sur un malentendu métaphysique.²⁶

Ici, notre auteur retrace le dualisme hiérarchique occidental qui oppose la relation entre humains et animaux. Ce dualisme n'est que l'avvers et le revers de la même médaille, « dont le dehors est occulté, nié, interdit à la pensée elle-même.²⁷ » Pour sortir de cette situation, il s'agit d'entrer dans le monde animal sans préjugés. Cela veut dire entrer dans le monde en laissant de côté la structure que nous avons apprise de la modernité à partir des catégories que nous avons données aux animaux. Autrement dit, les animaux « ne sont pas supérieurs à l'humain en

²⁴ *Ibid.*, p. 22.

²⁵ *Idem.*

²⁶ *Idem.*

²⁷ *Ibid.*, p. 23.

authenticité ou inférieurs en élévation : ils incarnent avant tout *d'autres manières d'être vivant*.²⁸ »

Dans la phrase “ d’autres manières d’être vivant ”, notre auteur veut mettre en lumière l’adjectif “autre” pour proposer une logique de la différence sur une base d’ascendance commune entre l’humain et les animaux :

“Les différences entre l’humain et les *autres* animaux ” ; “ce que cet *autre* animal ne possède pas ” ; “ ce que l’humain a de commun avec les *autres* animaux”. Imaginez toutes les phrases possibles et ajoutez-y *autre*. Un tout petit adjectif, si élégant dans son travail de reconfiguration cartographique du monde : il redessine à lui seul à la fois une *logique de différence* et une *commune appartenance*. Il retrace des ponts et des frontières ouvertes entre les êtres rencontrés dans l’expérience. Personne n’aura rien perdu.²⁹

Cet adjectif nous permet de trouver une logique plus juste et écarte la faute moderne de la taxinomie biologique. En même temps, il nous permet d’incorporer comme civilisation une nouvelle compréhension et construction d’une carte mentale aux répercussions politiques lointaines. Et comme individus il nous permet d’intérioriser la vérité et la réalité d’autres formes de vie avec qui nous partageons la terre : « L’animalité est une grande question : l’énigme d’être un humain est plus claire, plus vivable et plus vivante, à la lumière de milles formes de vie animales qui sont des énigmes devant nous. »³⁰

La question sur l’animalité et nos rapports avec les animaux, est une énigme politique par excellence à résoudre. Vivre en commun dans un monde d’altérités nous place dans un horizon de confiance des dynamiques du vivant. C’est-à-dire qu’il faut négocier notre *modus vivendi* en modulant nos besoins envers une cohabitation attentive avec les autres formes de vie qui peuplent avec nous la terre.

3. La crise écologique comme crise de l’attention politique

²⁸ *Ibid.*, p. 24.

²⁹ *Idem.*

³⁰ *Ibid.*, p. 26.

Jusqu'à maintenant Morizot a parlé de la crise écologique comme crise de la sensibilité, maintenant il va parler de la crise écologique comme crise de l'attention politique. Il s'agit de répondre à la question : comment vivre-ensemble avec les *autres* manières d'être vivants dans ce petit bout de cosmos vert et bleu ?

Pour Morizot construire une philosophie des êtres vivants, est politiser le vivant. C'est l'enjeu capital et majeur pour envisager autrement l'avenir de la planète. Le rédacteur de la postface du livre, Alain Damasio met en lumière que :

Politiser, surtout, c'est avoir su remettre la relation au cœur de tout. Partir de la relation, qu'elle soit symbiotique ou prédatrice, mutualiste ou parasitaire, en restituer les nœuds et les tensions, repotentialiser à travers elle les écosystèmes, montrer qu'elle seule est réellement productrice de mondes.³¹

Morizot dans son intention de politiser le vivant, conçoit l'éthologie comme une éthopolitique, c'est-à-dire l'art de la diplomatie avec les *autres* manières d'être vivants, dans la rencontre, la cohabitation et l'interdépendance. En effet, la crise écologique est une crise de la perte de la sensibilité à l'égard du vivant comme nous l'avons déjà dit. Et cette crise c'est une crise aussi de l'attention politique. Pour l'auteur l'attention politique, consiste en déplacer les seuils d'importance qui commandent ce qui mérite l'attention. Par exemple, dans un collectif humain nous savons ce qui est important, et nous traitons le réel à partir de l'importance que nous accordons à telle chose ou telle problématique. C'est-à-dire que nous avons un système politique intersubjectif capable d'identifier ce qui est important dans les arts de l'attention.

Dans l'art de l'attention politique des collectifs humains Morizot se demande quel est le sens du tolérable et de l'intolérable :

Un roi de droit divin, ce n'est plus tolérable aujourd'hui : le dispositif inconscient du tolérable et de l'intolérable est une machine délicate, incorporée en chacun, instruite par des flux sociaux et culturels. L'enjeu, c'est que nos rapports au vivant actuels deviennent intolérables.³²

³¹ *Ibid.*, p. 315.

³² *Ibid.*, p. 26-27.

Il est capital pour l'auteur que nous soyons attentifs et attentionnés pour que les vivants soient présents dans l'espace politique. Comment les rendre visibles au niveau politique, c'est-à-dire de ce qui mérite attention, dans le sens du tolérable et de l'intolérable ? Cela peut-être une bonne ambition éthopolitique actuelle, une sensibilité enquêtrice qui nous permet d'accéder à une forme de soi élargi dans laquelle les autres vivants se placent. Un exemple de cette sensibilité enquêtrice que l'auteur remarque, c'est le cas d'un passager de train qui regarde avec préoccupation le ciel pluvieux de printemps et dit : « je n'aime pas les printemps pluvieux, ils sont mauvais pour les chauves-souris. Il y a beaucoup moins d'insectes. Les mères ne peuvent plus nourrir les petits.³³ » Cet exemple est une prise de conscience de l'individu, un soi élargi capable de donner le mérite d'attention aux autres manières d'être qui cohabitent parmi nous.

Il faut donc déplacer les seuils d'importance dans les arts de l'attention politique à l'égard du vivant, c'est-à-dire que nous sommes obligés de négocier les territoires sur lesquels nous habitons, donc partager le territoire dans lequel nous coexistons ensemble. Pour l'auteur, l'espace que nous occupons n'est pas infini, ni n'est seulement pour nous ; c'est d'abord une manière d'habiter dans la rencontre, la cohabitation et l'interdépendance. La reconfiguration de la manière d'habiter l'espace partagé proposée par Morizot, est une tentative de créer une politique des interdépendances : « c'est un travail de longue haleine, mais il mérite d'être fait, parce que nous avons encore quelques millénaires à vivre ensemble sur cette planète cosmopolite de vie.³⁴ »

Le problème actuel de la crise écologique systémique, selon notre auteur, c'est que nous ne savons pas habiter ensemble. Cela a entraîné l'extinction de la biodiversité engendrée par l'écofragmentation :

À savoir la fragmentation invisible des habitats des autres vivants, qui les détruit sans qu'on s'en rende compte, parce qu'on a fait passer nos routes, nos villes, nos industries, sur les chemins discrets et familiers qui assurent leur existence, leur prospérité durable comme populations.³⁵

³³ *Ibid.*, p. 27.

³⁴ *Ibid.*, p. 28.

³⁵ *Idem.*

La gravité de l'écofragmentation ne trouve pas son origine dans le réductionnisme productiviste et l'extractiviste néolibéral. Elle est due à notre aveuglement devant le fait que les autres vivants habitent avec nous :

La crise de notre manière d'habiter revient à refuser aux autres le statut d'habitants. L'enjeu est donc de *repeupler*, au sens philosophique de rendre visible que la myriade de formes de vie qui constituent nos milieux donateurs sont elles aussi, depuis toujours, non pas un décor pour nos tribulations humaines, mais les habitants de plein droit du monde.³⁶

L'idée centrale de Morizot pour répondre à la crise dans l'art de l'attention politique à l'égard du vivant, est de redonner le plein droit d'habitant à toutes les formes de vie. Cela veut dire que chaque être vivant doit faire son entrée dans le champ politique avec laquelle il nous faudra négocier les formes de vie commune.

4. L'inattention politique aux vivants

Dans cette section Morizot pousse un peu plus loin sa critique de la logique de la modernité au niveau culturel et politique. En Occident ce qu'on appelle progrès a eu comme résultat une logique de l'inattention politique « aux altérités, aux autres formes de vie, aux écosystèmes.³⁷ », qui est devenue une menace aux conditions d'habitabilité de la terre pour toutes les manières d'être vivant.

Le responsable de cette situation est l'individu moderne que l'auteur désigne : le "moderne moyen" ("momo"). Autrement dit, nous sommes tous responsables à quelques degrés d'avoir créé des dispositifs langagiers, culturels et politiques qui ont discriminé ou invisibilisé les autres formes de vie non humaine :

Observons un phénomène colonial typique, puisque c'est souvent là que se révèle le mieux l'étrangeté du momo. Pour un colon occidental, lorsqu'il arrive dans les jungles d'Afrique ou les rizières à mousson de l'Asie, civiliser un espace dans lequel il s'installe, c'est traditionnellement faire qu'on puisse y vivre en toute ignorance des cohabitants non humains.³⁸

³⁶ *Ibid.*, p. 29.

³⁷ *Ibid.*, p. 30.

³⁸ *Idem.*

Pour Morizot, la logique moderne occidentale est devenue une culture puissante, parce qu'elle a produit des effets confortables et avantageux en technique. Mais l'individu moderne, le " momo " est devenu un étranger ou un colonisateur envers les formes de vie, peut-être sans s'en rendre compte. Le momo est habitué à supprimer et à contrôler les autres formes de vie qui l'entourent, pour créer une atmosphère où il est le centre de tout. Cela veut dire qu'« être chez soi, c'est pouvoir vivre sans faire attention.³⁹ » Autrement dit, le momo est comme débranché du reste du monde vivant.

Une grande partie des représentations et des techniques modernes a créé ce débranchement qui a donné comme résultat une culture de l'homogène, à savoir le moderne moyen qui est chez lui partout où il passe. L'individu moderne n'est pas intéressé à connaître l'éthologie des autres ni l'écologie de son contexte. Il est aveugle vis-à-vis du peuple des vivants qui habitent et partagent le même espace commun avec lui. L'inattention politique à l'égard des vivants est selon l'auteur, le résultat d'une confortabilité appréciable qui devient intolérable par rapport à la dévastation de la planète. Le réchauffement climatique, qui génère une crise de la biodiversité est la preuve que cette mentalité inattentive de source politique rend le monde invivable.

5. Sortir du huis clos

Dans la dernière partie de son introduction Morizot qualifie l'aboutissement de la crise écologique de huis clos. Pour en sortir, il importe d'apprendre à vivre avec les autres espèces.

Le legs de notre modernité a doté les autres vivants d'une existence de second ordre, c'est-à-dire de moindre valeur. Selon notre auteur, cette conception a brisé notre relation envers le vivant. Cette solitude cosmique est devenue le " huis clos " anthroponarcissique qui a exclu le non humain et a mis l'humain dans une boîte où il se trouve tout seul à exister dans l'univers. Cette solitude a créé une philosophie et une littérature lucides, rationnelles et autosuffisantes. Cela explique le " huis clos " des grandes capitales européennes et anglo-saxonnes. Le syntagme " huis clos " est choisi par l'auteur pour montrer les limites de la mentalité moderne :

³⁹ *Idem.*

C'est bien désormais d'un *huis clos* au sens de la pièce de Sartre qu'il s'agit, mais la pièce fermée est le monde lui-même, l'univers, qui n'est peuplé que de nous et de nos relations pathologiques aux congénères humains, induites par la disparition de nos affiliations plurielles, affectives, actives, avec les autres vivants, les animaux, les milieux.⁴⁰

Ici Morizot met en place les limites des idées de la philosophie et de la littérature modernes, présentes jusqu'au XX^e siècle. Ces limites dévoilent la cécité, la violence et le refus d'apprendre à voir les autres formes d'existence, en niant leur statut de cohabitants. Et c'est là que Morizot place sa critique sur la violence silencieuse et occulte du naturalisme en Occident, dont les autres espèces vivantes non humaines ne sont rien d'autres que des choses ou des objets, ainsi il est justifié que l'homme exploite la nature sans-limite afin de créer son projet de civilisation.

Pour sortir du huis clos de la mentalité moderne, responsable de la crise écologique actuelle, l'auteur pose la question suivante : « Comment hériter intelligemment de la modernité, faire la part des choses dans nos legs historiques entre les émancipations à chérir et protéger, et les errances toxiques ? C'est une des grandes questions de ce siècle.⁴¹ » Cette question est une question-boussole pour faire atterrir sa philosophie du vivant. Selon lui, la vie est un terrain de négociation permanente où il faut trouver des modalités de négociation, autrement dit, il faut apprendre à vivre avec ! « Car il y a des significations partout dans le vivant. Elles ne sont pas à projeter, elles sont à retrouver, avec les moyens qui sont les nôtres, c'est-à-dire à traduire et à interpréter. Il s'agit de faire de la diplomatie.⁴² »

Echapper à la malédiction des modernes consiste donc à sortir de l'impossibilité de communiquer avec les autres formes du vivant qui partagent avec nous la terre. Vivantse, Morizot considère que la manière humaine d'être vivant acquiert un sens en vivant enchevêtrée avec les autres manières d'être vivant, celles des animaux, des bactéries, des plantes et des écosystèmes, c'est-à-dire qu'il est nécessaire de réinscrire l'homme à sa juste place panimale dans son rapport au vivant : « Ce jeu de parenté et d'altérité avec les autres vivants, les causes communes

⁴⁰ *Ibid.*, p. 33.

⁴¹ *Ibid.*, p. 32.

⁴² *Ibid.*, p. 35.

qu'ils font lever en politique vitale, participe de ce qui rend si riche le " mystère à vivre" d'être humain.⁴³ »

Conclusion

Comme nous l'avons déjà décrit dans les parties précédentes, la réflexion philosophique de Morizot s'inscrit dans l'observance des signes des manières d'être vivant. Notre auteur s'embarque dans une expérience de pister les signes du vivant où « le pistage, au sens large d'une sensibilité enquêtrice envers le vivant, est une expérience très nette d'accès aux significations et aux communications des autres formes de vie.⁴⁴ » Au fond, Morizot essaie de construire une philosophie du pistage pour pouvoir photographier, enregistrer, sentir, percevoir, comprendre et prendre conscience des autres formes de vie :

Pister est une expérience décisive pour apprendre à penser autrement car, lorsqu'on est dehors à flairer les indices, on ne se débarrasse pas de la raison pour devenir plus animal (dualisme moderne avec inversion du stigmaté), on est simultanément plus animal *et* plus raisonnant, plus sensible et plus pensant.⁴⁵

Pister c'est quand nous nous baladons dans la forêt et regardons les animaux, cela nous dit que nous pouvons être vivant avec la vie qui est là, dans laquelle nous sommes et nous n'en sortirons pas. L'idée n'est pas seulement d'être à l'affût, de ne jamais « pister » devant, toujours dedans. Aliène pour lui n'est pas lire, c'est traduire l'intraduisible d'un parent aliène ; et traduire l'intraduisible veut dire qu'il y a une signification au-delà de mes propres représentations.

Pour conclure, ce que je trouve intéressant et innovant chez Morizot c'est la construction d'une nouvelle philosophie du vivant critique et narrative, à savoir étho-sophie, écosophie, et étho-politique. La réflexion de son album narratif *étho-sophe*⁴⁶ sur le vivant, a enrichi ma critique de la modernité technocapitaliste, physique et cognitive – le huis clos –, qui est présent parmi nous dans un mouvement constant du langage littéraire et philosophique jusqu'à notre époque.

⁴³ *Ibid.*, p. 36.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 139

⁴⁵ *Idem.*

⁴⁶ Ce terme est une expression d'Alain Damasio, et cela signifie : éthologie philosophique. *Ibid.*, p. 323.

Un autre aspect qui a attiré mon attention, c'est la finalité de son analyse de la crise écologique qui vise à redonner la liberté au vivant. Cela m'a permis de prendre conscience de l'importance de construire une approche politique collective, qui œuvre à rétablir les relations interespèces qui rend possible la cohabitation passive dans un espace partagé. Cela veut dire pouvoir mettre en place une évolution démécanisée pour entrer dans un éthos de la rencontre et de l'accueil.

En résumé, le propos de Morizot m'a fait comprendre le besoin de construire une éthologie des autres pour agir et réinterpréter l'éthique de l'environnement qui nous amène à une politique de l'interdépendance, parce que notre vie va dépendre de notre diplomatie à cohabiter. Terminons avec ces mots d'Alain Damasio :

Il [Morizot] nous inscrit dans le vivant. Il recoud notre appartenance commune. Il nous redonne notre place et notre chance. En brisant le quatrième mur de ce théâtre de l'humanisme-centre-de-tout, il nous réintroduit (presque comme une nouvelle espèce) au cœur des liens qui libèrent. De l'indépendance sanctifiée par le libéralisme, il fait de l'interdépendance non seulement un fait mais une force. Plutôt qu'une contrainte vécue comme un monceau de chaînes, il nous rappelle que cette interdépendance est l'écheveau princeps de notre émancipation.⁴⁷

⁴⁷ *Ibid.*, pp. 317-318